

Charbres le 27 Janvier 1917

Monsieur

Je m'excuse de ne pas vous
avoir donné plus tôt signe de
vie ; les soucis de ma maison,
de mon hôpital, la fin et le
début de l'année en sont la cause.

J'ai lu cependant vos brochures
et votre projet et je l'ai fait
avec d'autant plus d'intérêt
que j'avais suivi autrefois
les débuts de l'Université
populaire et le mouvement
que vous aviez cherché à
créer.

Il y a, je crois, au moins des
diversités de nuances dans vos
faciens de voir, mais on sent
toujours la même franchise et
la même honnêteté avec la
même ardeur de voir du bien.

Le groupement des forces
sociales ne troupera point
d'opposition, du côté catholique,
car, sur ce point, nous avons
notre histoire qui date de
longs siècles et d'un temps
où le pouvoir s'occupait trop
peu de la question sociale.

Cette histoire est magnifique
quoique la marche de l'Eglise
soit toujours modérée et
qu'on soit tenté de la trouver
aujourd'hui timide et lente, nous

tenons beaucoup à maintenir ces
nobles traditions et voilà pourquoi
la question sociale intéresse, chez
nous, quiconque comprend tout
son devoir.

Vous êtes profondément choqué
du trouble profond apporté en
ce moment dans la société et
vous n'avez pas tort. Vous
voulez y remédier avec toute
la force que vous donne une
conviction profonde, il faut
vous souhaiter le succès.

Puis-je quelque chose, concrète-
ment, pour vous aider, il
m'est difficile de le savoir
encore; mais j'apprécie
et votre idée du groupement
des forces.

Après cette terrible guerre
turque, nous aurons besoin
d'union pour refaire notre
patrie matériellement et
moralement; tous ceux qui
y concourront mériteront
d'être soutenus.

J'aurais un plaisir tout
spécial à me trouver avec
vous sur ce point en communica-
tion de vues et d'activités.

Cordialement, toujours,
l'assurance de ma parfaite
sincérité.

A Kavad
le 17 du
9/12/1919